

DVD Québec court

Dominique Dugas and Philippe Gajan

Court métrage Québec
Number 131, March–April 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12726ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dugas, D. & Gajan, P. (2007). Review of [DVD Québec court]. *24 images*, (131), 22–23.

DVD Québec court

Sélection des œuvres : Dominique Dugas et Philippe Gajan

Ce DVD est produit par 24/30 I/S – revue 24 Images en partenariat avec les Rendez-vous du cinéma québécois. 24/30 I/S remercie les distributeurs des films qui ont accepté généreusement de participer à ce projet, ainsi que ses partenaires **Ottoblix, Zanin CD/DVD, Litho Mille Îles et La Boîte noire.**

En complément de ce dossier, les abonnés de 24 images pourront découvrir une sélection de six courts métrages regroupés sur un DVD offert avec le présent numéro.

Les jours de Maxime Giroux

2006. Ré. : Maxime Giroux. Scé. : Alexandre Laferrière et Maxime Giroux. Ph. : Sara Mishara. Mont. : Mathieu Bouchard-Malo. Int. : Gildor Roy, Denise Charest, Martin Dubreuil et Clément Sasseville. Prod. : Paul Barbeau et Maxime Giroux/Núfilms. Dist. : Núfilms. 35 mm. Coul. 23 min.

Un cadre, une profondeur, une durée : bienvenue en cinéma selon Maxime Giroux. Valeur sûre et exportable de la pub et du clip, celui qui a toujours affirmé son désir de films confirme avec *Les jours* tout le bien qu'on pouvait penser de lui. Car au-delà de la beauté des images et de la rigueur de l'ensemble, il y a là un véritable sentiment de perte qui est distillé plan après plan, à la manière du supplice de la goutte d'eau. Dès lors, la folie de ce père qui ne peut se résoudre à accepter la mort de sa fille devient crédible et force le respect. Même lorsqu'il est pitoyable dans cette quête insensée et surtout vaine de l'ours assassin. – **Philippe Gajan**



L'air de rien de Frédéric Pelletier

2006. Ré. et scé. : Frédéric Pelletier. Ph. : Philippe Roy. Mont. : Mathieu Bouchard-Malo. Son : Georges Sheehy. Int. : Guillaume Beaugard et Martin Desgagné. Prod. : Aviva. Dist. : Les Films du 3 mars. 35 mm. Coul. 17 min.

Après un documentaire plus contemplatif (*L'hiver long-temps*), Frédéric Pelletier signe avec *L'air de rien* un court métrage de fiction qui s'inscrit dans l'urgence et le mouvement, celui du corps comme de l'âme. Il raconte l'histoire de deux jeunes désœuvrés, traqués par un gang hostile et littéralement largués. Filmant nerveusement, usant d'une mise en scène qui se présente comme une chorégraphie de la fuite en avant, le cinéaste, outre la justesse de son ton, se distingue par l'acuité du regard qu'il pose sur une jeunesse mal armée pour affronter la vie. En butte au désespoir de ses personnages, Pelletier prend le parti d'une esthétique réaliste proche du cinéma social des Dardenne, soutenue par une formidable caméra à l'épaule et deux jeunes acteurs non professionnels étonnants. L'esprit de *Rosetta* n'est pas très loin. – **Dominique Dugas**

Petit dimanche de Nicolas Roy

2006. Ré., scé. et mont. : Nicolas Roy. Ph. : Mathieu Laverdière. Int. : Martin Dubreuil, Sébastien Major et Margarita Stolbikova. Prod. : Nitrofilms/Pierre-Mathieu Fortin. Vidéo. Coul. 12 min.

Il y a quelque chose de désespéré chez ce cinéaste, une fascination pour la mort – voir *Léo*, de 2003 – qui avale tout, de sorte que ses personnages ne peuvent entrevoir le bonheur que furtivement, presque sans s'en rendre compte, avant que la faucheuse ne se rappelle à eux. Ainsi, *Petit dimanche* est l'âpre démonstration de cette obsession morbide, l'illustration d'un monde sans pitié : un homme et un garçon reviennent de la pêche, bref moment d'insouciance que vient brutalement interrompre la mort d'une jeune femme, vraisemblablement suicidée. C'est l'automne, il n'y a plus de feuilles aux arbres, il fait froid, le paysage est morne, la maison n'en est presque pas une tellement elle est moche, et au milieu de cela il y a cette belle jeune femme, ce visage magnifique et doux, cette peau soyeuse... ce cadavre. – **Marcel Jean**



Le petit oiseau va sortir de Samer Najari

2006. Ré. et scé. : Samer Najari. Ph. : John Ashmore. Prod. : Productions Ottoblix/Gallilé Mario-Gauvin. 35 mm. Coul. 18 min.

Cet ancien élève du Fresnoy nous arrive avec l'une des plus belles et fortes surprises de ces dernières années : un triptyque qui met en scène trois «kamikazes», dans les heures qui précèdent leur sacrifice, au moment où ils vont se faire «immortaliser» par un photographe, pour dire adieu finalement plus que pour se justifier. N'hésitant pas à utiliser l'humour pour traiter d'un sujet aussi grave et actuel, Samer Najari met en scène un kamikaze japonais de la Seconde Guerre mondiale, une martyre libanaise et un martyr palestinien. En «humanisant» celui qui va donner la mort mais également se donner la mort, en lui offrant une famille, des amis et en mettant en relief ses forces et ses faiblesses, le film nous force à regarder différemment l'être humain et l'acte qu'il va faire. Ce n'est pas un hymne au terrorisme ou un quelconque geste de justification, mais bien une tentative de nous donner les outils pour penser notre monde. – **Philippe Gajan**



Les eaux mortes de Guy Édoin

2006. Ré. et scé. : Guy Édoin. Ph. : Serge Desrosiers. Mont. : Mathieu L. Denis. Son : Édouard Faribeault et Claude Beaugrand. Int. : Gabriel Gascon, Monique Miller. Prod. : Metafilms/Pascal Bascaron et Sylvain Corbeil. Dist. : Locomotion. 35 mm. Coul. 17 min.



Ce cinéma flotte entre le monde des vivants et celui des morts, là où le fantastique double insidieusement le réel, là où le souffle plaintif du deuil pétrifie le quotidien. Le fantôme d'une disparue erre le long des eaux mortes et vient hanter l'homme de toute une vie pour l'entraîner dans l'au-delà. Avec ses clairs-obscur nimbés d'incertitude, ses sons amplifiés et ses mouvements de caméra et de grue d'une fluidité hypnotique, le film se déploie dans une sorte de lyrisme étouffé où gravité et beauté se déclinent à l'infini. D'une rive à l'autre, les corps crient, se réchauffent aux douces étreintes d'antan, les objets voyagent, gages de ce qui a été et ne sera plus. Les horloges égrènent le temps alors qu'aubes et crépuscules se colorent de sang. Entre les plans, les fondus au noir recueillent les soupirs et les pleurs attristés. Jusqu'au jour où l'appel est trop fort et l'homme reste cloué au sol, dans l'attente de toutes les consolations. Beau comme tous les retours à la bien-aimée. – **Gérard Grugeau**

Une chapelle blanche de Simon Lavoie

2005. Ré. et scé. : Simon Lavoie. Ph. : John Ashmore. Mont. : Mathieu L. Denis. Son : Bobby O'Malley. Concept. son. : Hugo Brochu et Martin Allard. Int. : Hélène Loiselle et Marc Paquet. Prod. : Metafilms/Pascal Bascaron et Sylvain Corbeil. Dist. : Netima. 35 mm. Coul. 40 min.

Dans un style différent de ses précédents films, plutôt réalistes, le cinéaste opte dans ce moyen métrage pour l'irréel, l'onirique, l'entre-deux. Par plans fixes, travellings et ralentis, il tente d'emprisonner le temps en choisissant une vieille dame, un jeune homme et une chapelle qui doit être transformée en centre touristique. Le passé et le futur, le vieillesse et la jeunesse, l'ancien et le nouveau passent par les yeux de la dame observant l'homme qui repeindra en bleu la chapelle. Souhait de sa part ou sort qu'elle jette pour empêcher la métamorphose du lieu religieux – et tour de passe-passe téméraire du réalisateur –, pendant l'ensommeillement du garçon dans la chapelle durant un orage, le temps bascule, est immobilisé, la dame disparaît et la petite église retrouve sa blancheur d'antan. Épurée et contemplative, la fiction se veut cérémonie. L'acte de filmer devient ici alchimie, hypnose, révélation. Le cinéma sensible de Lavoie se veut captation de l'invisible. – **André Roy**

